



Cartographie et formation territoriale

Enali Leca de Biaggi, Martine Droulers

► To cite this version:

Enali Leca de Biaggi, Martine Droulers. Cartographie et formation territoriale. Cahiers des Amériques Latines, 2000, 34, pp.39-60. halshs-00687509

HAL Id: halshs-00687509

<https://shs.hal.science/halshs-00687509>

Submitted on 13 Apr 2012

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

CARTOGRAPHIE ET FORMATION TERRITORIALE

ENALI LECA DE BIAGGI*
MARTINE DROULERS**

FORMATION SUPPOSE une relation dialectique entre forme et processus. De quelle manière le Brésil a-t-il acquis sa conformation de grand pays ? Par quels processus d'appropriation sociale a-t-il fait, d'une portion de terre du Nouveau Monde, « découvert » par les Européens au début de la Renaissance, le territoire d'une grande nation ? La formation d'un territoire national renvoie à une démarche géohistorique, celle-ci met les actions des hommes au centre des constructions spatiales en révélant les strates du « temps consolidé » dans les espaces et en soulignant le mouvement des hommes dans l'histoire. Dès l'époque coloniale, les Luso-brésiliens, confrontés à une conquête spatiale d'un type nouveau, reconnaissent, s'approprient et représentent ce « Nouveau Monde ». En trois siècles le Brésil acquiert à peu près sa forme actuelle, à la grande différence des autres pays d'Amérique aux contours moins définis au moment de l'Indépendance, même les Etats-Unis ne contrôlaient que le sixième de leur futur territoire. Cependant, pas moins de cinq siècles ont été nécessaires pour marquer physiquement les 15 700 km de frontières terrestres, la pose des dernières bornes en Amazonie ayant eu lieu dans les années 1980.

Nous avons choisi comme ligne directrice d'explication de la formation territoriale brésilienne, la cartographie. Les cartes¹, tour à tour outils de reconnaissance, de négociation, de représentation, permettent de fixer une réalité à un moment donné, et si elles reflètent l'état des observations scientifiques, elles constituent davantage encore des outils géopolitiques de représentation des régions et des nations. Celles-ci prennent forme en stabilisant des limites, en officialisant des zones d'influence, en marquant des identités nationales.

* Doctorante IHEAL

**CNRS-CREDAL

Les Luso-brésiliens ont forgé les formes de leur territoire, aussi bien sous la colonisation portugaise qui utilise largement les cartes pour affirmer ses possessions, que sous l'Empire qui se fit le chantre de l'Unité nationale, jusqu'à une époque plus récente pour affirmer le projet national. Pour cette nation de taille continentale dont on pourrait même dire qu'elle est « géomaniacale » dans sa pratique d'une sorte de « géographie en marche », la cartographie joue un rôle primordial et ses représentations furent décisives à divers moments clés de l'histoire du pays.

LA CARTE AVANT LE TERRITOIRE

La terre de la Vraie Croix et du faux méridien

Le Portugal et l'Espagne ont manifesté un intérêt précoce pour les cartes comme représentation des terres à découvrir. Ils ont été les premiers pays européens à investir dans une politique cartographique officielle et à créer des centres de documentation cartographique vers la fin du XV^e siècle, lesquels étaient liés à des écoles de navigation. Ils organisaient ainsi l'expansion outre-mer.

Au Portugal, l'Infant Dom Henri, dit le Navigateur (1375-1460) met au point un plan méthodique d'expansion outre-mer, il fonde à Sagres un centre de documentation cartographique et nautique. À sa mort, Sagres décline et c'est la Casa ou Almazém da Guiné e da Índia, à Lisbonne, qui contrôle désormais l'information issue des voyages et qui regroupe les spécialistes de la production cartographique. Les cartes faites dans la Casa sont confiées aux pilotes de la couronne, qui doivent les enrichir au retour de leur périple tout en faisant un rapport circonstancié des nouvelles découvertes². Sous le commandement d'un officier principal d'abord connu sous le nom d'Almoxarife et, après 1547, comme Cosmógrafo-mor, les renseignements obtenus à chaque voyage sont réunis dans un prototype officiel de cartes marines soigneusement mis à jour - le *padrão-real* - à partir duquel les cartes sont élaborées. D'abord exécutés dans l'atmosphère du secret, ces travaux connaîtront, avec les perfectionnements de l'imprimerie, une plus grande diffusion.

Sur le plan diplomatique, les Ibériques tentent de profiter d'un pape d'origine espagnole (aragonaise), Alexandre VI, pour obtenir une division avantageuse du monde à découvrir entre les deux monarchies, l'enjeu étant le contrôle de la route des Indes orientales et occidentales. Le traité de Tordesillas signé en 1494, affirme la suprématie portugaise dans l'Atlantique et l'océan Indien alors que l'océan Pacifique reste domaine réservé des Espagnols. La ligne de partage fixée à 370 lieues à l'ouest du Cap Vert, met à coup sûr les terres du Nouveau

Monde dans la partie portugaise. Cependant, cette ligne théorique, supposée tracée dans l'Atlantique, s'avéra être dans la pratique, après la découverte de Cabral, une frontière terrestre fort problématique.

Les premières représentations de ces nouvelles terres se manifestent sous la forme de cartes maritimes³ qui font état des rivages où ont accosté les Portugais en 1500. Le planisphère de Cantino (1502) constitue la plus ancienne carte actuellement connue et très souvent reproduite où figure la ligne de Tordesillas. Les possessions qui reviennent aux Espagnols sont laissées en blanc tandis que le côté portugais s'orne d'une riche décoration d'immenses perroquets et de plantes luxuriantes, le nom « rio do Brasil » apparaît pour désigner un simple accident géographique d'une terre qu'on appelle encore Santa Cruz. La carte de Cantino montre en outre que les « Indes atlantiques » ne seraient pas des îles, comme le croyaient les Espagnols, mais effectivement un nouvel ensemble de terres - un nouveau monde. Le portulan de Caverio (1502) reprend le monde connu d'alors et distribue des drapeaux portugais tout au long des côtes brésiliennes, assurant ainsi la présence politique portugaise en Amérique. La carte de Jerônimo Marini de 1512 fut la première à utiliser le nom Brésil pour désigner les terres connues comme de la « Vraie Croix », « Sainte Croix », des « Perroquets » ou « del Brazille ». Comme dans les cartes arabes, elle présente encore une orientation vers le sud,

L'atlas dit de Miller 1519, conservé à la Bibliothèque Nationale de Paris⁴, étend l'influence portugaise au rio de la Plata, on sait maintenant que l'auteur de ses cartes est le cosmographe du roi Manuel, Lopo Homem. Celui-ci très précis sur le tracé de côte, dessine un grand Brésil largement étiré vers l'est, qui servira de modèle officiel à la cartographie portugaise pendant près de deux siècles. L'atlas Miller est de plus superbement illustré de paysages raffinés, d'animaux, de scènes de vie et de cette image forte de l'époque : le travail des Indiens pour l'exploitation du bois de braise (*pau brasil*). Cette activité primordiale a fini par donner son nom au pays, bien que pratiquée seulement sur quelques points de la côte, elle apparaît ici généralisée à l'intérieur des terres accentuant l'importance de cette première valorisation de l'espace selon les normes mercantiles de l'époque, associée à l'impression d'une exubérance naturelle visible dans l'iconographie des plantes et des animaux locaux. Tout cela, bien sûr, surmonté par les armes du Portugal. Deux grandes discontinuités dans le tracé des côtes laissent entrevoir ce que l'on soupçonne comme les limites des terres ; l'embouchure des deux immenses bras de mer : l'Amazone et la Plata.

Les contours : une île luso-brésilienne

Avec le méridien de Tordesillas le pape semble diviser métaphoriquement le monde inconnu par une croix à la convergence de la

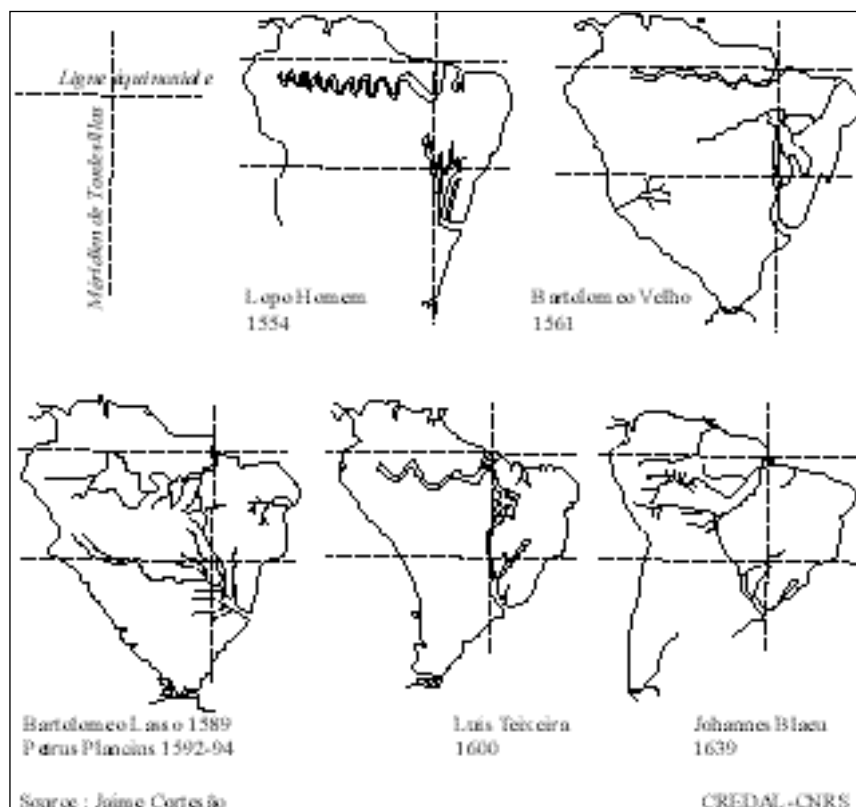
ligne équinoxiale et de cette ligne méridienne imaginaire. À ce quadrillage, les Portugais vont opposer le cercle de l'insularité en développant la thèse de « l'île Brésil », dessinée par l'union des bassins de l'Amazone et de La Plata, et qui aura finalement raison de la Vera Cruz, (vraie croix), nom originel et éphémère de la nouvelle terre.

Au début du XVII^e siècle, lorsque se développe une cartographie de cabinet, le cartographe cesse d'être un pilote navigateur et devient davantage un dessinateur qui, en respectant des normes mathématiques, réinterprète les informations provenant de diverses sources. La représentation de l'Amérique acquiert de nouveaux contours dans les cartes du « siècle d'or » hollandais alors que les maisons Hondius, Blaeu, Janssonius diffusent des cartes plus précises et à des fins commerciales. Une représentation domine : les affluents de l'Amazone au nord et ceux de la Plata au sud semblent fermer les terres à l'ouest pour former une « île ». Ils auraient une même source située au centre du pays. Cette jonction des deux bassins se ferait dans un grand lac intérieur, nommé *Xarayés*, *Eupana*, *Dorada*, *Paraupéba* (Cortésão, 1965).

L'île Brésil apparaît clairement tracée dans les cartes de Diogo Ribeiro (1529), transfuge portugais passé au service de Charles Quint, qui représente les deux zones d'influence espagnole et portugaise, ainsi que sur le planisphère d'André Homem (1559) et la carte-monde de Bartolomeo Velho (1561) où le lac central est bien représenté (carte 1), de même que sur la carte du premier atlas français de Nicolas Sanson d'Abbeville (1650) intitulée « Amérique méridionale » et qui place le lac nettement vers l'ouest.

Ce lac intérieur apparaît régulièrement dans les cartes portugaises, parfois sans atteindre l'Amazone, mais liant alors le Paraná aux côtes plus septentrionales de l'Atlantique. La carte de Luís Teixeira, par exemple, probablement datée des premières années du XVII^e siècle, donne à la lagune centrale le nom de *Dourado* et postule l'union du Tocantins et du Paraguay sans toutefois mentionner le méridien de Tordesillas. La diffusion de cette image largement réimprimée dans les milieux cartographiques d'Amsterdam, contribue à influencer les cartographes européens.

D'autres cartes imprimées (donc également de grande diffusion), font nettement ressortir un ensemble portugais sur la portion orientale du nouveau continent avec les limites fluvio-lacustres antérieurement mentionnées, endossant donc le mythe de l'île Brésil même si elles ne vont pas jusqu'à y reconnaître une unité politique. Les cartes basées sur les planches d'Ortelius, géographe du roi espagnol Philippe II, et les premières cartes de la fin du XVI^e siècle du géographe hollandais Plancius ne montrent pas le phénomène insulaire. Même des cartes portugaises du XVII^e siècle, comme celle de João Teixeira de Albernaz (1640), font figurer le lac qui unit les deux bassins sans pour autant insister sur le fait - assez courant - de faire coïncider le méridien de Tordesillas avec les frontières fluviales de l'île et n'essayent pas non plus de repousser davantage



CARTE 1 : ÉVOLUTION DE LA REPRÉSENTATION CARTHOGRAPHIQUE DE L'ÎLE BRÉSIL ENTRE 1550 ET 1650

les limites portugaises vers l'occident. Selon cette représentation les terres sud-américaines sont dessinées plus proches des îles du Cap-Vert, et donc avec une grande exagération vers l'est. Étant donné la difficulté de mesurer les longitudes, ce décalage de plusieurs dizaines de milles ne put être rectifié qu'au XVIII^e siècle.

Les Portugais s'emploient dès le XVI^e siècle à pousser toujours plus vers l'ouest la ligne arbitraire de division entre les deux puissances catholiques, au nom de la défense des frontières naturelles. Cet argument qui se fondait sur l'existence d'un Brésil comme une « l'île » devint le point de doctrine de l'expansion portugaise en terre américaine. Puisque ces terres intérieures sont largement inconnues, il ne s'agit encore que d'une hypothèse, mais qui contient une incontestable force géopolitique.

L'intérieur : la colonisation

À mesure qu'avance l'occupation de la colonie portugaise, deux processus enrichissent les cartes, d'un côté, l'intérieur du pays se remplit de toponymes affirmant la pénétration portugaise tout au long des rivières, d'un autre apparaissent les divisions arbitraires censées organiser l'occupation des territoires. Ainsi, au tracé des côtes s'ajoute la représentation d'un partage territorial en capitaineries héréditaires, confiées à des donataires à partir de 1531 en vue d'encourager le peuplement des nouvelles terres. En réalité, ces unités seront diversement occupées, tous les donataires n'ayant pas les moyens de s'y établir vraiment. Les seules entreprises de colonisation réussies dès le début de l'implantation furent les capitaineries de São Vicente et de Pernambouc, à part, bien sûr, la capitainerie centrale de Bahia qui appartient à la couronne et où s'installe, en 1548, le capitaine général. La colonie commence à s'organiser autour de centres locaux de pouvoir. L'Atlas-Roteiro de Luís Teixeira de 1586, tenu pour le premier atlas brésilien, compte déjà quatre plans de villes : Olinda, Salvador, Rio de Janeiro et São Vicente, plus 8 plans des points stratégiques du littoral.

L'union des deux couronnes ibériques, de 1580 jusqu'à la restauration de 1640, ne fait que faciliter, ou pourrait-on même dire légitimer, les *bandeiras* vont à la découverte des terres intérieures, puisque les Portugais peuvent franchir la ligne de Tordesillas et conquérir des nouvelles possessions au nom d'un même souverain ibérique. La représentation des cartes néanmoins continue à affirmer la présence de deux régimes de souveraineté, et toute la série des Atlas de la famille Teixeira⁶ dans la période 1574 -1681, au Portugal, révèle ce « nationalisme ». Les légendes de la carte de Luis Teixeira, de 1586 déclarent clairement que « cette terre du Brésil est toute peuplée des Portugais » (Cortesão, 1965), tandis que la carte de l'État du Brésil de 1631, de João Teixeira Albernaz, réalisée juste après l'invasion hollandaise à Recife, indique les blasons des donataires portugais à côté du nom des « provinces » des différentes ethnies indigènes traduits dans la langue générale employée pour le contact avec tous les natifs⁷.

Dans la partie méridionale, des nouvelles cartes détaillent le cours des grandes rivières du bassin de la Plata (le Paraná et le Paraguay), résultat des expéditions des *bandeiras* parties de São Paulo. Elles manifestent la présence de plus en plus marquée des Portugais dans des terres officiellement espagnoles. Au nord, où les expéditions espagnoles les avaient précédés, l'occupation la plus effective se fait par les Portugais le long de la côte et du fleuve Amazone. En 1621 la formation de l'État du Maranhão-Grão Pará, indépendant de la colonie du Brésil, réaffirme les ambitions portugaises à l'embouchure de l'Amazone.

Le gouverneur portugais de l'État du Maranhão-Grão Pará envoie, entre 1639 et 1641, sur le Haut Amazone l'expédition de Pedro Teixeira. Celui-ci remonte le Rio Napo jusqu'au piémont andin, où il fonde un bourg puis retourne à Belém. Cet exploit, mis à l'honneur de Philippe IV, laisse entrevoir surtout par le récit qui l'accompagne qu'il s'agit bien d'élargir et de baliser le domaine portugais.

En effet, après la domination espagnole, les Portugais, qui perdent la plupart de leurs possessions de l'océan Indien⁸, concentrent leur intérêt sur le Brésil devenu « source de régénération économique ». Les atlas de Teixeira (1630-1642) dépassent le niveau d'une illustration hydrographique détaillée pour indiquer la présence d'une entreprise économique majeure autour de la production sucrière. Les cartes précises de la région du nord-est, théâtre de l'invasion hollandaise, font état non seulement des enjeux économiques locaux, mais aussi, décrivent les meilleurs points de la côte pour l'entrée des navires et pour le débarquement des troupes, preuve de la volonté lusitanienne de reprendre possession de ces terres, ce qui devient réalité après leur victoire de 1654 sur les Hollandais.

LA CARTE DONNE CORPS AU TERRITOIRE

Construire une nation, c'est non seulement lui fixer des limites, mais aussi lui donner un contenu, un corps, une culture, un peuple... La diplomatie brésilienne a toujours défendu le principe de la « frontière en mouvement » à la fois par une occupation lente et progressive avec des noyaux de peuplement isolés les uns des autres, mais aussi par des expéditions de découvertes et de conquêtes, celles-ci ont servi à consolider des axes de pénétration. Ce concept de « frontière en mouvement », a été rendu opérant grâce à l'acteur « bandeirante », ce découvreur, explorateur, orpailleur qui fut aussi le plus souvent un massacreur d'Indiens, a finalement forgé les formes du territoire brésilien pratiquant une sorte de « géographie en marche » de découverte et d'appropriation.

Les Paulistes, promoteurs les plus actifs de ces *bandeiras* de découverte, s'adaptent progressivement au milieu et aux coutumes des indigènes (Holanda, 1954). Ils partent avec eux et avec des métis pour des marches qui durent des mois et apprennent à vivre, circuler et à se nourrir dans ces espaces de savanes et de forêts tropicales. Dans les marécages inondés du Paraguay, les bandeirantes avancent « des jours entiers avec les vêtements sur la tête et de l'eau jusqu'à la barbe » (Sousa, 1997 : 46) et leur obstination permet de jeter les bases d'un grand pays. L'un d'eux, Raposo Tavares, qui s'était tant de fois heurté aux Jésuites espagnols du Guayra, part de São Paulo en mai 1648 sous l'ordre royal de Portugal et, après avoir remonté le cours du Paraguay, réussit à emprunter l'affluent amazonien qui

s'allonge le plus vers le sud : le Rio Madeira. De là il rejoint l'Amazone et arrive enfin à Belém au début de 1651, il a parcouru les contours de l'île Brésil.

La thèse de l'union des deux bassins amazonien-platinien se renforce et même si elle ne se traduit pas encore en cartes, mais seulement en récits, elle devient la base de la doctrine géopolitique luso-brésilienne. Toutefois des chemins sont ouverts vers l'intérieur du pays et mènent au début du XVIII^e siècle à la découverte de mines, ce qui polarise davantage l'intérêt sur les bassins de drainage. Le rôle de ces expéditions intérieures est diversement apprécié, mais elles ont incontestablement contribué à stabiliser la géographie du Brésil et à orienter l'occupation selon « les chemins fluviaux », les cartes détaillent de plus en plus les réseaux hydrographiques. L'organisation du territoire colonial est nettement fluviocentrée et la société de l'ouest du Brésil naît de la maîtrise de la navigation pour laquelle l'influence des techniques indigènes se révèle fondamentale. À la fin du XVII^e siècle, le Portugal, ayant fait alliance avec les Anglais dont la flotte assure la protection de ses navires de commerce dans l'Atlantique Sud, peut concentrer davantage ses efforts sur la conquête continentale. Il en dresse une cartographie qui lui permettra d'aboutir, en 1750, à l'avantageux traité de Madrid avec l'Espagne.

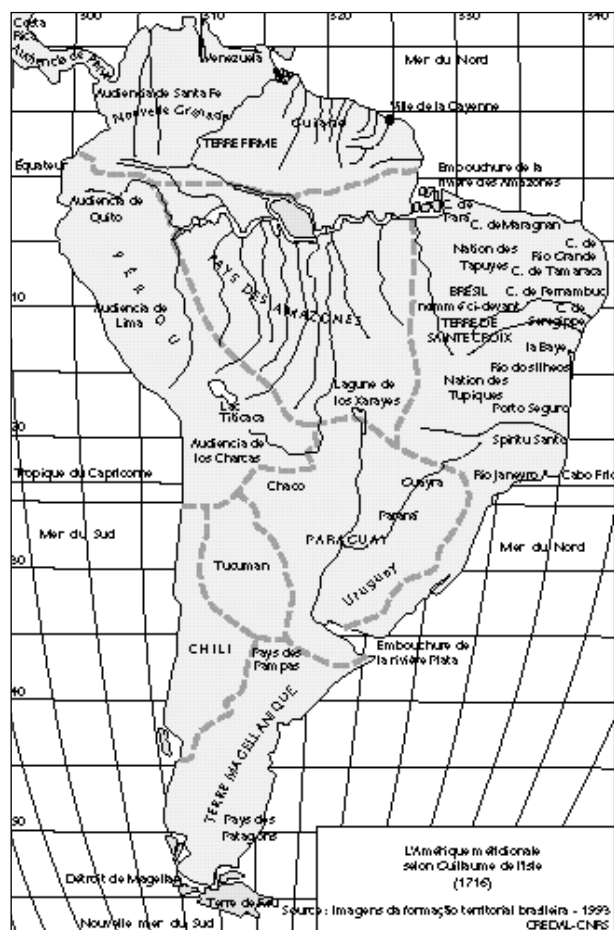
Le Brésil joue ses cartes

C'est par leur connaissance supérieure du terrain que les Portugais parviennent à faire officialiser le recul de la ligne de Tordesillas de plusieurs milliers de kilomètres à l'ouest, s'appropriant ainsi la plus grande partie du bassin amazonien. Le négociateur portugais, Alexandre de Gusmão, né au Brésil, impose son point de vue sur tous les problèmes litigieux, face à des négociateurs espagnols peu réactifs et surtout peu informés (Cortésão, 1965).

La restauration de la couronne rapproche le royaume portugais des ennemis de l'Espagne et réactive les rivalités territoriales en Amérique que l'on se met à résoudre en suivant une habitude prise en Europe d'accompagner le règlement des conflits de frontières par des cartes. La cartographie incorpore les savoirs de l'astronomie et des mathématiques - spécialement de la géométrie - qui permet une meilleure mesure des espaces. Et la culture des latitudes, littorale et Atlantique, qui avait été la grande force des Portugais, devient peu à peu au XVIII^e siècle une culture des longitudes qui sera celle de la domination anglaise.

En effet, après presque deux siècles de domination maritime ou hydrographique, la cartographie portugaise doit, sous l'influence des travaux de l'Académie Royale des Sciences de Paris, se réorienter vers un programme de mesures terrestres plus exactes. La Couronne manifeste le souci d'une meilleure définition du territoire intérieur selon le système des longitudes. La carte de Guillaume de l'Isle, de 1716, diffusée en 1721 avait déjà annoncé la

fragilité de l'argumentation cartographique de l'île et la déformation systématique des côtes brésiliennes vers l'est. Sa carte de l'Amérique méridionale présente une division en grands ensembles colorés (en jaune les terres appartenant au Portugal, en rose celles appartenant à l'Espagne et en blanc ce qui doit encore être occupé), limités par des frontières approximatives et où figure un emboîtement de lieux au statut différent : des régions naturelles, des gouvernements, des *audiencias* (instances juridiques de l'empire espagnol), les noms des nations indigènes les plus importantes (carte 2). Cette carte corrige le décalage entre les embouchures de la Plata et de l'Amazone tout en gardant encore la lagune mythique de Xarayés (Costa, 1999). Il subsiste une hésitation entre les dénominations « Brésil » et « Terre de la Sainte Croix », les Guyanes s'étendent de la vallée amazonienne jusqu'à l'Orénoque. L'intérieur des terres étant encore largement inconnu, les toponymes y deviennent de plus en plus rares⁹.

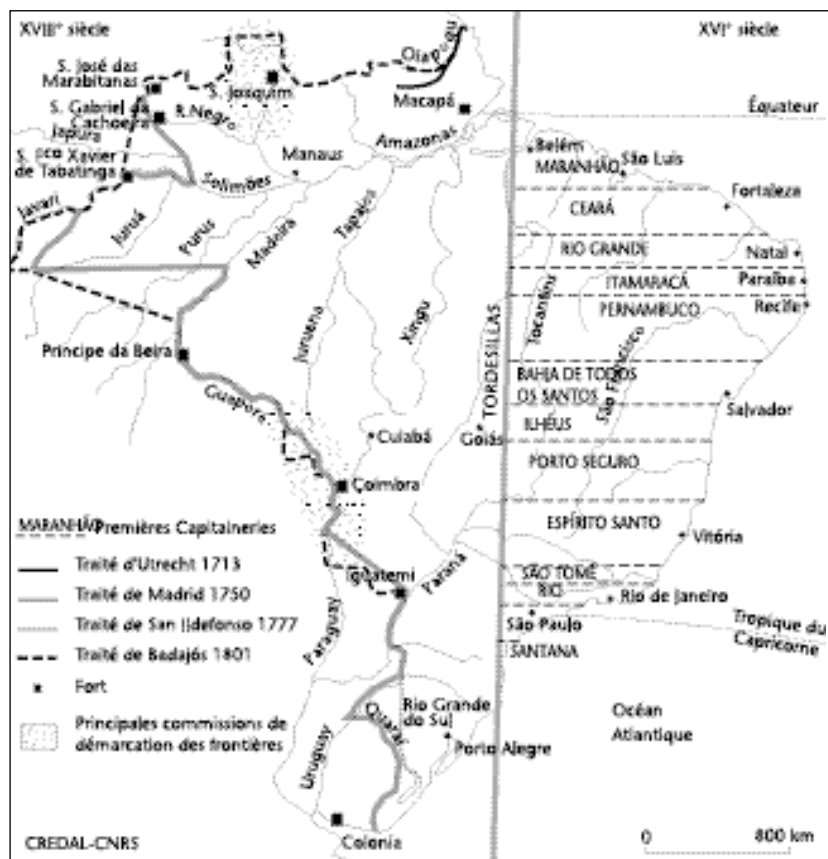


D'ailleurs, plus généralement, l'orthographe des toponymes sud-américains reste marquée par des hésitations pendant tout le processus d'occupation.

Pour se mettre en conformité avec la carte de Guillaume de l'Isle, le roi João III fait appel à une mission carto-graphique dite des « pères mathématiciens » italiens qui, munis d'un savoir-faire instrumental et mathématique parmi les plus avancés de l'époque, donne une base cartographique plus exacte

du pays. Ils utilisent comme méridien de départ, 0°, celui qui traverse Rio de Janeiro, ce qui permet de ne pas faire référence directe au décalage longitudinal toujours en vigueur sur les cartes portugaises du Brésil. Ces pères jésuites, détaillent différentes régions de l'intérieur du pays selon des nouveaux critères de mesures et d'ingénierie de terrain et procèdent à des enquêtes économiques et ethnographiques traçant les limites entre les capitaineries et les évêchés du pays. Et si leurs travaux restent assez secrets, la Couronne portugaise a donc compris l'intérêt géopolitique d'effectuer des relevés cartographiques plus précis. Dix à quinze ans avant la signature du traité de limites avec l'Espagne, un certain nombre de postes clés des Capitaineries du Brésil sont occupés par des ingénieurs. Cortesão (1965 : 160) indique la présence d'ingénieurs cartographes dans les Capitaineries du Pernambuco, de Rio de Janeiro, du Maranhão-Pará, de Santa Catarina puis au Rio Grande do Sul, et bien sûr dans les régions frontalières de la Colonie du Sacrement, de Goiás et Mato Grosso.

C'est donc en possession de toutes ces connaissances et autour d'une carte de synthèse dite « des Cours » (*Mapa das Cortes*) préparée sous l'orientation d'Alexandre de Gusmão qu'est signé le Traité de Madrid (1750). Celui-ci donne pratiquement au Brésil son contour définitif, mais de nombreux ajustements restent encore nécessaires sur le terrain, car nombre de portions d'espace sont inconnues et la situation en Amérique n'est pas aussi pacifique qu'on veut bien le croire dans la péninsule ibérique. Lors des négociations, les représentants du gouvernement espagnol ont tendance à camper sur des positions défensives et formalistes, pourtant ils avaient préparé des arguments pour la négociation, regroupés dans un document conçu comme une « dissertation historico-géographique du méridien de démarcation », dressée par Jorge Juan et Antonio de Ulloa. Assez précis sur l'Amazonie septentrionale, ce document établit la souveraineté espagnole de l'Amazone au fleuve Japura et reconnaît l'occupation par les Portugais du Rio Negro¹⁰. Cependant, les Espagnols qui en appellent à une décision fondée sur des bases scientifiques ne peuvent rivaliser avec les cartes portugaises qu'ils accusent pourtant de déformations. Le travail des commissions de démarcation des frontières dure des années et se heurte, aux dires des Espagnols, à l'obstination et à la mauvaise foi des Luso-Brésiliens. Cependant lorsque le traité du Pardo de 1761 invalide les principales dispositions du traité de Madrid, les expéditions de démarcation sont suspendues. Elles ne reprendront qu'après la signature d'un nouveau traité, au palais de San Idelfonso en 1777 qui redonne satisfaction aux exigences des Portugais. (carte 3). À ce propos Frédéric Mauro (1997 : 135) fait remarquer combien le sort de l'Amérique est ballotté au gré de la diplomatie, des guerres européennes et du jeu entre alliances franco-espagnoles et anglo-portugaises.



CARTE 3 : TRAITÉS DES FRONTIÈRES

L'Amazonie vaut bien un sacrement

Alexandre de Gusmão suggère au gouvernement de son pays de varier les demandes et au lieu de se crisper sur la possession des rivages du rio de la Plata et de la forteresse la plus australe de l'empire portugais, d'y renoncer pour obtenir une bien plus grande proportion de territoire au nord qui leur donne le contrôle du bassin amazonien¹¹. C'est ainsi qu'au traité de Madrid, le Portugal abandonne ses prétentions sur la marge occidentale du Rio de la Plata et rend aux Espagnols la forteresse de Colonia de Sacramento édiflée en 1680, face à Buenos Aires¹². Il renonce également au territoire des Missions orientales et reconnaît à l'Espagne la possession des Philippines. De son côté, l'Espagne abandonne une bonne partie de l'Amazonie, ce qui procure au Brésil une base territoriale indispensable pour lutter contre l'expansionnisme platinense qui

ne manquera pas de s'affirmer. Le marquis de Pombal envoie son frère Mendoça Furtado pour marquer les frontières amazoniennes établies au traité de Madrid, recommandant d'utiliser des toponymes portugais dans ces régions peu peuplées et de souveraineté incertaine et d'y inscrire la possession portugaise par une série de forts. Ce souci de définir les frontières fait aussi partie du dispositif visant à diminuer la contrebande d'or et de diamants.

Cependant, l'imprécision des calculs de longitude ne permet pas encore d'établir la véritable largeur du Brésil, ni les véritables limites sur un terrain où bien des inconnues subsistent jusqu'au Traité de Badajoz de 1801 que conclut un premier cycle de procédures de démarcation. Un second cycle se déroulera dans la deuxième partie du XIX^e siècle.

Après l'Indépendance (1822), des rapports de la Chancellerie de l'Empire intitulés « Frontières du Brésil » indiquent la marche à suivre pour la fixation définitive des limites du pays et font de l'*Uti possidetis de facto* (la terre à celui qui l'occupe de fait) le point central de la doctrine impériale. La « posse » coloniale devient plus importante que le texte des traités.

L'Empereur, mécène des sciences

Dom Pedro II, en son temps le symbole de l'unité nationale, a su au cours d'un long règne, habilement mettre en place et diriger le système politique le plus stable de l'Amérique latine tout en favorisant les missions scientifiques et la création d'institutions académiques tels les Instituts Historique et Géographique. L'accumulation raisonnée de savoirs sur l'espace conduit peu à peu à une meilleure représentation de la géographie du pays



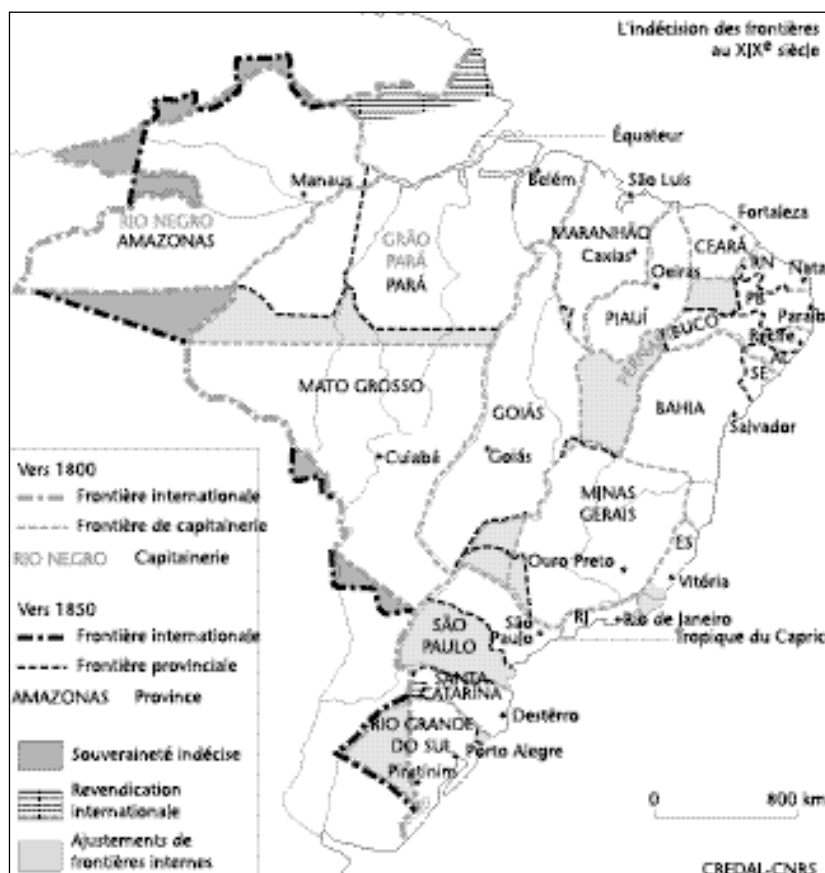
L'EMPEREUR DOM PEDRO II EN FAMILLE. MÉCÈNE DES SCIENCES ET DE LA CARTOGRAPHIE, IL EST REPRÉSENTÉ AVEC FORCE CARTES GÉOGRAPHIQUES ET GLOBES TERRESTRES.

Le nouvel Empire s'attache à fixer ses frontières, le chancelier Duarte da Ponte Ribeiro (1794-1878) entreprend de réunir un maximum de cartes coloniales, il en rassemble près de cinq cents¹³. Grâce à ces documents, une nouvelle série de traités de frontières sont signés ; en 1851 avec le Pérou ; en 1853, avec l'Uruguay (régulant la question des frontières après la Guerre Cisplatine). Les traités avec le Venezuela, la Bolivie et le Paraguay les suivent, respectivement en 1859, 1867 et 1872, ce dernier juste après la terrible guerre de la Triple Alliance, qui a vu l'Argentine, le Brésil et l'Uruguay se liguer contre le Paraguay. Avec la Colombie et le Pérou, les accords n'interviendront que plus tard. Plus qu'une affaire de diplomates, le recours aux cartes et aux techniciens capables de les établir redevient la règle dans toutes les commissions de délimitations.

Une grande Carte générale de l'Empire est mise en chantier en 1846 et pour la première fois la surface du pays est calculée et estimée à 8 337 218 km², toutefois cette carte est réalisée sans couverture géodésique systématique similaire à celles que l'on mettait alors en œuvre en Europe. Ses concepteurs se basent sur les cartes dressées à l'époque coloniale et sur celles rassemblées par le Baron de Ponte Ribeiro lors de ses missions diplomatiques. Le nombre des cartes de base répertorié par région, fournit un indice des zones d'intérêt¹⁴.

Les limites deviennent de plus en plus schématisées à mesure que l'on avance vers les frontières septentrionales et occidentales du pays, la carte indique les principales rivières du pays et grossit les chaînes de montagnes en les disposant géométriquement. La région de l'île du Bananal est occupée par un grand lac, et les sources de l'Araguaia sont incertaines. La ville de Rio de Janeiro mérite un cadre à part où sont localisés les principaux établissements scientifiques. La carte obtient une médaille d'or de la part de D. Pedro II, rééditée en 1857, elle sera la base de la grande Carte de l'Empire de 1875 qui servira pour présenter le pays dans toutes les expositions universelles... Les frontières externes n'y sont pas nettement dessinées, les confins très détaillés notamment du côté de l'Uruguay, du Paraguay et de la Bolivie indiquent l'indéfinition des tracés de limites. C'est de ces incertitudes que le baron de Rio Branco tirera partie pendant les négociations qui ont mené à l'accord de Petrópolis au début du XX^e siècle. Au nord, ce sont encore les montagnes qui signalent les frontières « naturelles » avec le Venezuela et avec les Guyanes. À l'intérieur du pays, des couleurs différentes montrent les différentes provinces, elles aussi délimitées par des tracés arrondis, car les frontières interprovinciales, souffrent de la même indéfinition. En fait, toute l'évolution politique à l'intérieur du pays conditionne le dessin des nouvelles frontières provinciales (voir carte 4).

Au temps du chancelier José Maria da Silva Paranhos, baron de Rio Branco (1845-1912), c'est la diplomatie qui triomphe et fixe les limites¹⁵. Celui-ci, ministre des relations extérieures de 1902 à 1912, grand serviteur



CARTE 4 : L'INDÉCISION DES FRONTIÈRES AU XIX^e SIÈCLE

de la nation, joue, par son immense savoir historique et géographique et ainsi que par sa grande habileté diplomatique, un rôle primordial dans la définition des frontières¹⁶. Le nom de Rio Branco est indissociablement lié à la construction d'une image géographique et cartographique de la patrie. Il obtient l'ultime acquisition territoriale du Brésil après avoir multiplié les propositions de négociations avec la Bolivie en vue d'incorporer l'Acre au Brésil, puisque ce territoire est occupé par des Brésiliens. Le traité signé à Petrópolis en 1903 est considéré comme le chef d'œuvre du baron de Rio Branco, qui sans intermédiaire, ni arbitrage obtient la cession par la Bolivie de 191 000 km² contre la construction d'une voie de chemin de fer de 340 km contournant les rapides des fleuves Madeira et Mamoré, afin de faciliter l'exportation du caoutchouc bolivien par l'Amazone. Au total, la politique des limites de l'Empire, poursuivie au début de la République fut généralement perçue par les pays voisins comme expansionniste. Le tableau suivant permet de voir le résultat de tant de diplomatie cartographique.

Diade	Segment	Extension en km	Extension en %	Unités	Horogène
Uruguay	Rio Grande	1003	6,4	RS	Impérial
		724	4,6	RS	Colonial
Argentine	Palmas	539	3,4	SC,PR	National
		1339	8,5	PR, MS	Impérial
Paraguay	Pantanal	1116	7,1	MS, MT	Impérial
		1382	8,9	MT,RO	Colonial
Bolivie	Guaporé	618	3,9	AC	National
		2295	19,1	AC,AM	Impérial
Pérou		1644	10,4	AM	National
Colombie		1495	9,5	AM,RR	Impérial
Vénézuéla		1606	10,2	RR, PA	National
Guyana		593	3,8	PA,AP	Colonial
Surinam		655	4,2	AP	National
Guyane Fr					

TABLEAU : LES 15 700 KILOMETRES DE FRONTIERES TERRESTRES DU BRÉSIL

AU XX^e SIÈCLE, LA CRÉATION DE L'IBGE

Paradoxalement, cet intérêt précoce et pragmatique que les Luso-brésiliens manifestent pour les cartes s'accompagne d'un intérêt plus tardif pour l'exactitude cartographique. Il faut attendre 1922, pour que soit publiée la première carte générale du Brésil à l'échelle de 1 : 1 000 000 réalisée à l'occasion du premier centenaire de l'Indépendance brésilienne (appelée aussi « carte du centenaire »). Et pourtant, il s'agit toujours d'une compilation de cartes anciennes. Dressée par les institutions ayant une importance dans la confection cartographique nationale de l'époque : le club d'ingénierie, le service géographique militaire et la commission des lignes télégraphiques commandée par le général Cândido Rondon, cette carte est l'objet de maintes critiques : on lui reproche la discontinuité des délimitations établies à une échelle plus fine du territoire, aussi bien qu'un manque de travail de contrôle uniforme sur l'ensemble du terrain.

C'est dans la période de forte centralisation étatique des années trente que des formes modernes d'intervention de l'État sont mises en place, en particulier la production scientifique est étatisée. En 1938, l'Institut Brésilien de Géographie et Statistique, IBGE est chargé, à travers le Conseil National de Géographie, CNG, de la coordination des activités géographiques et cartographiques du pays. En plus de travaux de géodésie, altimétrie, topographie, des études de géographie humaine et économique sont amorcées, fondées en priorité sur les relevés systématiques de terrain.

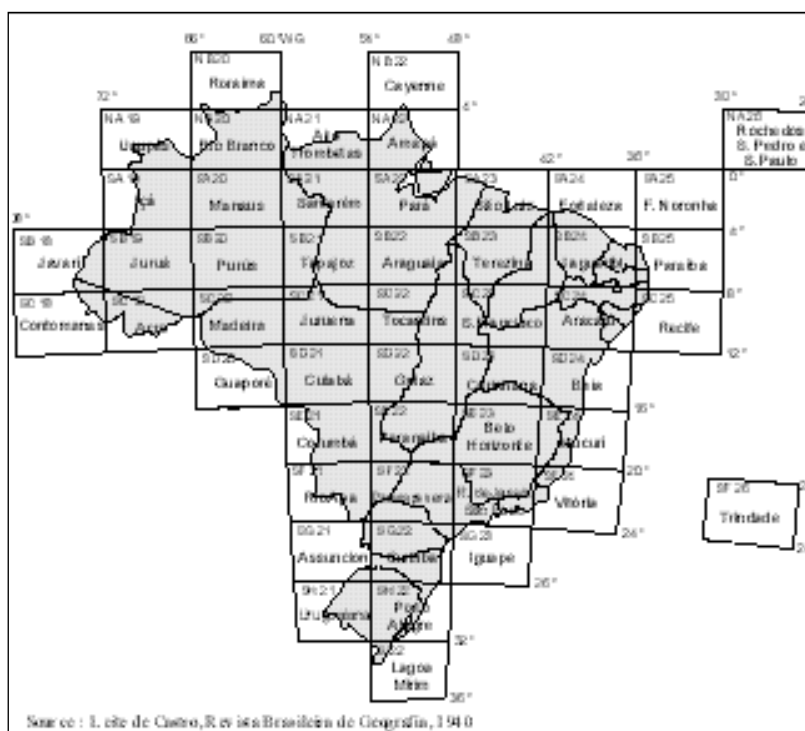


CARTE 5 : ÉVOLUTION DES CRÉATIONS MUNICIPALES

Pour réaliser une nouvelle carte générale du Brésil au millionième (46 feuilles), revoir le calcul de la surface du pays qui est établie à 8 511 996 km² et enfin, entreprendre une Campagne des Coordonnées Géographiques des chefs-lieux municipaux, d'importants moyens sont mis en œuvre. Dans ce contexte, une première campagne de description de toutes les limites territoriales est entreprise, elle suit le plus possible les frontières naturelles et liste plus de 300 000 km de divisions interestaduales, qui seront ensuite fixées par loi. Parallèlement, une grande campagne des cartes municipales aboutit à la confection puis à l'exposition, à Rio de Janeiro, des 1 574 cartes correspondant à la représentation de chacun des municipes du pays (voir l'évolution des créations municipales, carte 5). De telles cartes ont été considérées comme les symboles d'un « habillage civilisé » ou même d'un « miracle patriotique » faisant du territoire un agent de la nation selon les termes de la présentation enthousiaste du président de l'IBGE (CNG, 1940).

Le repère des longitudes, tel que le déterminent les accords internationaux à partir du méridien de Greenwich (1884), est finalement adopté après deux siècles d'utilisation du méridien de Rio de Janeiro¹⁷. En effet, dès 1937, l'assemblée générale du CNG considère la mise à jour de la carte du Brésil au millionième comme une entreprise fondamentale et un décret-loi établi en février 1938 détermine qu'une telle carte fait partie des préparatifs du recensement général de 1940. Le territoire brésilien va s'insérer définitivement dans le quadrillage mondial à raison de 46 unités de 6° de longitude sur 4° de latitude (carte 6) et le directeur du CNG rappelle combien « la connaissance territoriale est indispensable au progrès de la patrie ». On décide d'exécuter les travaux préliminaires à l'échelle 1 : 500 000, pour fournir ensuite les assemblages au millionième, mais on se rend très rapidement compte que ce travail préparatoire basé sur les campagnes altimétriques et de coordonnées géographiques sera très long, même dans les régions les plus facilement accessibles¹⁸. La première carte correspondant au feuillet Lagoa Mirim-NO ne sera finie qu'en 1945. La première feuille au millionième ne sortira qu'en 1948, alors que 60 feuilles à l'échelle 1 : 500 000, 34 feuilles à l'échelle 1 : 250 000 et 24 feuilles au 1 : 100 000 étaient déjà prêtes, avec la nouveauté que les cartes en cinq couleurs, jusqu'alors imprimées dans les officines de l'Armée, peuvent, à partir de 1946, être imprimées dans le Service Graphique propre de l'IBGE.

Ainsi en 1940, à l'occasion du V^e Recensement général du pays, il n'existe encore qu'une carte nationale à l'échelle 1 : 6 500 000. Celle-ci, inspirée des résultats de la campagne cartographique municipale, présente les divisions politiques, les éléments du relief, les routes aériennes et des renseignements sur les principales villes brésiliennes ; elle fut largement distribuée dans les écoles du pays. Mais pour une couverture totale et plus détaillée, il faudra attendre 1960. C'est seulement alors que l'album des 46



CARTE 6 : LE TERRITOIRE BRÉSILIEN DANS LE QUADRILLAGE MONDIAL

cartes brésiliennes au millionième paraît, édité par l'IBGE. Il marque le retour au plan initial, vieux de vingt ans déjà, de contribuer à la préparation du recensement avec des données fiables sur le territoire d'enquête. Enfin, on abandonne l'idée de lier la finition de la base géodésique (dont la réalisation est toujours en cours) à la carte au millionième, en cherchant d'autres moyens d'assurer une précision raisonnable de points de repère à cette échelle¹⁹. De même les travaux d'altimétrie sont associés à ceux de géodésie, sans que la réalisation de la carte en dépende exclusivement.

Le défi d'utiliser la cartographie pour exprimer les étapes de la maîtrise de l'immense espace brésilien revient en force et la diffusion de la cartographie dans les régions urbaines comme dans les zones les plus reculées du Brésil doit contribuer à promouvoir des projets économiques et sociaux d'intégration. L'espace représenté devient alors un possible territoire d'action : à côté des cartes à petite échelle qui servent à montrer le pays comme un ensemble et à donner une image très forte dans le but de propager un sentiment national, l'enjeu de réaliser une cartographie systématique à une plus grande échelle demeure. L'hétérogénéité de la couverture cartographique fait écho d'une part à une occupation inégale du

territoire, d'autre part à des politiques territoriales divergentes. L'idée de représenter reste constante, mais se voit accompagnée de propositions techniquement différentes, et, par conséquent, liées à des positions politiques et culturelles distinctes. Dans ce parcours, comme le disait Jacob (1992), chaque carte n'est qu'une étape dans l'appropriation du territoire, sans qu'il y ait jamais une carte définitive et ultime.

Notes

- 1 Le mot *carte* est employé pour les représentations spatiales dans la première partie du XVI^e siècle, tandis que le mot *cartographie* ne sera utilisé qu'au XIX^e siècle ainsi que *cartographe* (1829), *cartothèque* (1850) et *cartogramme* (1888). Voir à ce propos Brunet (1987), Dainville (1964) et Jacob (1992).
- 2 Surtout à partir de 1579, les instructions sur les renseignements devant être collectés et enregistrés tous les jours dans le journal de bord des navires sont très précises : des mesures sur la position du soleil, le cours du navire, les vents et le temps en général, entre autres. Ces informations rendaient possibles aussi la publication de *roteiros*, (ou guides), contenant l'explication des nouvelles cartes établies, des plans à grande échelle des ports et des vues de la côte. Le premier et un des plus connus de tous les *roteiros*, celui de João de Castro, porte sur le voyage à Goa, où les Portugais établissent un bureau hydrographique.
- 3 Les plus grandes contributions de la cartographie portugaise des découvertes étaient essentiellement dans le champ des chartes maritimes, plus connues sous le nom de cartes de navigation (*marear*). Les portulans - plus anciens - apportaient plutôt des renseignements sur les distances, les lignes de rhumbs selon les divers vents à partir d'un point central (sans références aux latitudes et longitudes). Une distinction est faite entre la carte des rhumbs (*rumada*) et la carte « de *marear* » : la première indique les vents graphiquement à partir d'un point central et d'autres points distribués régulièrement dans toute la surface de la carte, ce qui facilite la mesure des rhumbs. Dans les ouvrages français, on donne tout d'abord le nom de portulan aux instructions nautiques médiévales accompagnées d'une carte, et ensuite, ce mot désigne seulement la carte nautique (Minelle, 1992). Les cartes de navigation (de *marear* en portugais) présentent une gradation en latitudes. Elles ont pour objectif la navigation océanique et sont complétées par des observations astronomiques et par des renseignements pouvant conseiller sur la meilleure façon de profiter des alizés. Oliveira (1993) rappelle que les cartes de *marear*, avec la représentation des échelles de latitudes (selon des calculs de 1502) bien adaptées aux grands voyages, représentent l'une des grandes innovations des cartographes portugais.
- 4 du nom de son dernier possesseur Emmanuel Miller dont le fond fut acquis par la bibliothèque nationale en 1897. Il serait plus évocateur de l'appeler « Atlas du roi Manuel du Portugal » car il constitue un hymne à l'expansion portugaise. Il est considéré comme l'un des chefs d'œuvre de la cartographie nautique de la Renaissance (Pelletier 1998 : 49).
- 5 Ce *Pau Brasil* est un des trésors de la forêt atlantique, un bois rouge que les Tupis appelaient *ibirapitanga* et utilisaient pour teindre leurs fils de coton et qui appartient à la famille des légumineuses *Caesalpinia echinata*. Etant donné les ressources limitées de la Couronne, le roi remet l'exploitation de la Colonie à un groupe de commerçants. Le bois débité en bûches de 25kg fait l'objet d'un important trafic clandestin. Quand officiellement 4 700 tonnes sont enregistrées à la douane de Lisbonne en 1588, sûrement le double passe en contrebande, les français dominaient ce trafic clandestin des bois tinctoriaux. Dean estime à deux millions les arbres abattus durant le premier siècle du trafic, ce qui correspondrait à la disparition de 6 000 km² de forêt atlantique (Dean, 1996 : 64).

- 6 Cette famille, qui pendant cinq générations exerce une activité cartographique très importante au Portugal répond à la domination espagnole et aux invasions hollandaises par une grande productions d'Atlas du Brésil. Une fois rétabli le contrôle direct portugais en Amérique, la production d'atlas pratiquement disparaît
- 7 « Aymorés » et « tapuyas », par exemple, sont deux noms d'origine tupi utilisés pour désigner groupes d'indiens qui parlaient une langue Macro-Jê. Plus tard, ils seront connus comme les Indiens « botocudos », du fait qu'ils portaient un ornement labial. Magnoli (1997) signale que l'usage d'une même langue générale par tous les Indiens ne relève pas d'une preuve de l'existence d'un même domaine culturel en Amérique comme le soutenait Cortesão, mais plutôt l'acculturation des natifs lors du contact avec les colonisateurs.
- 8 Les Hollandais, par exemple, après avoir conquis Curaçao, la Mina et Angola successivement en 1634, 1638 et 1643, fondent en 1652 un relais au Cap du Bon Espoir, et s'assurent du monopole de la vente des épices en 1669. En 1659, ils commencent la conquête du Ceylan et, après avoir signé un Traité de paix avec l'Espagne en 1662, se lancent dans une expansion asiatique s'emparant principalement d'anciens entrepôts portugais, comme Cochins, conquise en 1663.
- 9 Le style de cette carte illustre parfaitement l'esprit scientifique de l'Académie de Sciences de Paris qui recommande un tracé épuré et bien documenté, quitte à laisser en blanc les endroits où le manque de sources ne permet pas un tracé plus sûr.
- 10 Une commission comme celle qui se rendit à Cumaná, capitale de la Nouvelle Andalousie (Venezuela) remonte l'Orénoque, s'impose aux Caribéens et aux Hollandais établissant un véritable système de contrôle espagnol sur le territoire de la Guyane, in *Géographies des colonisations*, L'Harmattan, 1994, pp 227-239, la géographie de l'Eldorado. Une approche de la représentation du nouveau monde à travers « la expedición de limites al orinoco » par Lucena Giraldo Manuel.
- 11 Alexandre de Gusmão, diplomate de la couronne portugaise, mais brésilien de naissance et d'intérêt, est souvent présenté comme le précurseur de la diplomatie brésilienne et son chef d'œuvre, le traité de Madrid, est entré dans la lignée des mythes fondateurs de la nationalité brésilienne.
- 12 Pourtant au début du XIX^e siècle, les Portugais reviendront sur la revendication de l'accès au Rio de La Plata. Ils envahissent à trois reprises la province de Cisplatine et ce conflit perdure jusqu'à la constitution de la République de l'Uruguay en 1828. En effet, pour les Anglais, Montevideo, fondée dans le but de neutraliser les activités de Colonia de Sacramento, et qui avait tendance à se transformer en port concurrent de Buenos Aires, ne pouvait tomber aux mains ni des Portugais, ni des Porteños (Bandeira, 1998 : 24).
- 13 La donation de cette collection à l'État, après sa mort, a constitué le premier fonds de la cartothèque du Ministère des Affaires Étrangères brésilien, l'Itamaraty. Né au Portugal, Duarte da Ponte Ribeiro, devenu brésilien par la Constitution de 1824, fut cartographe-chef, auteur de 180 mémoires et quelques centaines de cartes qui témoignent de sa profonde connaissance des frontières. Pour avoir été le premier à conseiller l'utilisation de l'uti possidetis pour résoudre la question des frontières, il occupe une position de premier plan dans l'histoire diplomatique du Brésil (Goes, 1999 : 215).
- 14 85 cartes pour la partie septentrionale (dont 32 des commissions des limites du Traité de St. Ildelfonso); 43 cartes pour la partie occidentale; 45 cartes pour la partie méridionale; 116 cartes pour la partie orientale; 17 cartes pour la partie centrale; 15 cartes comprenant au moins une des parties ci-dessus; 9 cartes qui représentent tout le pays.
- 15 Par exemple en ce qui concerne le cas du litige frontalier entre le Brésil et la Guyane sur le fleuve Oiapoque, voir Emmanuel Lézy, « France-Brésil : histoire d'une merveilleuse rupture », in *Cahiers des Amériques latines*, 28/29, IHEAL, 1998, p 69-94 et particulièrement « Vidal contre Rio Branco », p. 78.
- 16 « Les mémoires rédigés par Rio Branco sont de véritables modèles d'érudition historique, juridique et géographique servis par une langue admirable » Selon Jorge A. G. de Araújo dans *Rio Branco e as fronteiras do Brasil*, 1999, p. 55.

- 17 Le méridien 0° du Morro do Castelo, situé à Rio de Janeiro avait été calculé lors de la mission des prêtres mathématiciens, qui avaient monté leur observatoire en haut de cette colline. Le tout fut rasé lors de la Réforme urbaine du début du siècle.
- 18 Dans le numéro spéciale Les mémoires d'un ingénieur topographe responsable de la Section de Triangulation de l'IBGE. évoquent les conditions de réalisation des levés dans un terrain mal connu, avec l'aide d'un groupe réduit de techniciens et permet d'imaginer le temps nécessaire pour la couverture des points d'appui : en 1941, une expédition allant de Cuiabá au Rondônia après avoir parcouru 2 600 km entre routes et chemins muletiers, a dû terminer les derniers 100 km à pied ; en 1943, des 44 jours de relevés passés à la frontière entre le Minas Gerais et l'Espirito Santo, 22 jours ont été utilisés à réaliser des parcours dans la forêt à raison de 29 km par jour. Le tronçon initial de la première chaîne de triangulation géodésique allant de Goiana au Santa Catarina le long du méridien 49°, ne fut achevé qu'en 1949, 5 ans après son début.
- 19 Depuis 1991, les services de planimétrie de l'IBGE ont intégré l'utilisation du GPS pour densifier le réseau géodésique principalement en Amazonie.

Bibliographie

- Adonias Isa (org), 1993, *Mapa : Imagens da formação territorial brasileira* Rio de Janeiro, Fundação Odebrecht, 396 p.
- Araújo Jorge A. G. de, 1940, *Rio Branco e as fronteiras do Brasil*. Réédition Senado Federal, coleção Brasil 500, 1999, 166 p.
- Bandeira Moniz Luiz Alberto, 1985, *O expansionismo brasileiro e a formação dos Estados na bacia do prata, Argentina, Uruguai e Paraguai. Da colonização à guerra da tríplice aliança*, Revan, 3^e édition UnB, 1998, 254 p.
- Broc Numa, 1986, *Géographie de la Renaissance 1420-1620*. Paris, CTSH.
- Bruneau Michel et Dory Daniel (org), 1994, *Géographies des colonisations*, L'Harmattan, 380 p.
- Brunet Roger, 1987, *La carte mode d'emploi*. Paris, Fayard - RECLUS, 1986.
- CNG, 1940, « Exposição Nacional de Mapas Municipais » in *Comentários, Revista Brasileira de Geografia*, ano II, nº3, julho p. 448-461.
- Cortês Jaime, 1965, *História do Brasil nos velhos mapas*, Instituto Rio Branco, Rio de Janeiro, 2 tomes.
- Costa Maria de Fatima, 1999, *História de um país inexistente : o Pantanal entre os séculos 16 e 18*, Kosmos, 277 p.
- Dainville François, 1964, *Le langage des géographes, termes, signes, couleurs des cartes anciennes, 1500-1800*, Paris, Picard.
- Dean Warren (1996) *A ferro e fogo, a história da devastação da mata atlântica*, São Paulo, Companhia das Letras, 485 p.
- Goes Filho Synesio Sampaio, 1999, *Navegantes, bandeirantes, diplomatas. Um ensaio sobre a formação das fronteiras do Brasil*. São Paulo, Martins Fontes, 332 p.
- Holanda, Sergio Buarque de dans ses ouvrages *Caminhos e fronteiras*, 1950, 3^e édition, Companhia das letras, 1995 et *Monções*, São Paulo, 1954.
- IBGE (1960) *Carta do Brasil do milionésimo*, 190 p.

- Jacob Christian, 1992 - *L'Empire des cartes - Approche théorique de la cartographie à travers l'histoire*. Paris, Albin Michel, 634 p.
- Lézy Emmanuel, 1998, « France-Brésil : histoire d'une merveilleuse rupture », in *Cahiers des Amériques latines*, 28/29, IHEAL, p 69-94.
- Magnoli Demétrio, 1997, *O corpo da patria, imaginação geográfica e política externa no Brasil (1808-1912)*, São Paulo, UNESP-Moderna, 318 p.
- Martinière Guy, 1978, « Frontières coloniales en Amérique du sud : entre « tierra firme » et « Maranhão ». *Cahiers des Amériques latines*, n°18 (Série Sciences de l'Homme), p 149-181.
- Mauro Frederic, 1977, *Le Brésil, du XV^e siècle à la fin du XVIII^e siècle*, Paris, Sedes 2^e édition, 1997.
- Oliveira Céurio, 1993, *Dicionário cartográfico*, Rio de Janeiro, IBGE.
- Minelle Françoise, 1992. - *Représenter le monde*. Paris, Cité des Sciences et de l'Industrie - Presse Pocket, 98 p.
- Pelletier Monique (org.), *Couleurs de la terre, des mappemondes médiévales aux images satellitaires*, Seuil, Bibliothèque Nationale de France, 1998, 175 p.
- Sousa Laura de Mello e (org), *Historia da vida privada, Vol 1, Cotidiano e vida privada na America portuguesa*, São Paulo, Companhia das Letras, 1997, 524 p.

RÉSUMÉ - RESUMO

En montrant de quelle manière la cartographie participe à la genèse territoriale du Brésil durant cinq siècles, cet article attire l'attention sur la précocité de la carte qui anticipe l'existence même du territoire brésilien. Puis l'utilisation systématique de la cartographie donnera corps à ce territoire et permettra d'en affirmer les limites. La recherche de plus d'exactitude viendra dans un troisième temps pour compléter les mesures de l'espace intérieur de cet immense pays.

Mostrando como a cartografia participa da gênese territorial do Brasil ao longo de cinco séculos, este artigo chama a atenção para o uso precoce de mapas que antecipa a existência de um território brasileiro. Em seguida, o emprego sistemático da cartografia compõe este território, e permite afirmar os seus limites. A busca de maior exatidão vêm em um terceiro momento, para delinear com maior precisão o espaço interno desse imenso território.